NOUVELLES DE PARIS.

Affaire de quatre officiers d'Housards, au Palais-Royal, dans la soirée du jeudi 9 juillet 1789.

Du 10 juillet 1789.

HIER, à huit heures & demie du soir deux officiers d'housards entrèrent dans le Palais-royal, & furent remarqués du public. Un particulier se mit à causer avec l'un d'eux ; & comme les opinions de l'officier sur les affaires présentes ne s'accordoient pas avec celles de ce particulier ; il y eut bientôt une rixe. Le particulier dit à son adversaire une de ces iujures qui ne devroient jamais salir la bouche d'un galant-

homme, & qu'un militaire armé n'écoute pas de ſang-froid. L'Officier, qui étoit grand & vigoureux, veut ſe jetter ſur le bourgeois ; les ſpectateurs ſe mettent à la traverſe, repouſſent les deux militaires : bientôt la foule les pourſuit avec des huées, & les petits garçons leur jettent des pierres juſqu'à la porte des Thuileries ; là il ſe refugient dans la loge du ſuiſſe, qui trouve le moyen de les faire échapper par une fauſſe porte. Ils eurent la prudence de ne pas retourner au Palais-royal.

Mais deux de leurs camarades, informés de cet événement, accoururent au Palais-Royal, & attaquèrent de propos les deux premiers citoyens qu'ils rencontrèrent. On



les hua. Ils ne craignirent pas de braver le public, & furent punis de leur imprudence. La foule crioit, *dehors*, *dehors*. Ils s'obſtinoient à marcher dans les allées, & prononçoient des injures en allemand. On les pourſuivit avec des chaiſes.

Ils parurent alors chercher à ſe retirer; & tout en avançant, ils mirent le ſabre à la main pour ſe garantir des coups; mais des témoins aſſurent qu'ils eurent la ſageſſe de ne pas le tirer du fourreau.

Dans la même journée, un détachement d'Houſards, avoit été aſſailli à coups de pierres en paſſant ſur le pont-au-change.

Pariſiens, tous ces évènemens tirent plus à conſéquence que vous

ne croyez. Vous ſavez que vos ennemis ne reſpirent que diviſion & carnage. Ils craignent avec raiſon que le militaire, convaincu de la juſtice de vos droits, ne ſe comporte avec vous en citoyen. Ils ont des émiſſaires, qui, ſous prétexte de ſoutenir la cauſe de la patrie, font naître mille ſujets de querelle, inſultent à chaque inſtant le ſoldat, vous excitent à l'inſulter vous-même; & quand les coquins ſont parvenus à vous mettre aux priſes, ils ſe retirent & portent leurs ruſes ailleurs. Que ſi dans leurs courſes ils ne rencontrent point d'uniforme à inſulter, ils attaquent le premier d'entre vous qui leur paroît n'être pas connu des aſſiſtans, l'accuſent d'être mauvais citoyen, & vous invitent à les punir. Tous les

jours ces ſcènes affreuſes ſe renouvellent dans Paris. Hier encore, à midi, au palais-royal, un de ces êtres abominables prit un citoyen au collet, & s'écria : *Meſſieurs, cet homme-ci ne doit point ſe montrer parmi nous ; c'eſt un voleur flétri par les loix ; il eſt marqué ſur l'épaule.*

Le citoyen conjura les aſſiſtans de l'accompagner chez un commiſſaire, & de ne pas perdre de vue l'homme qui l'outrageoit.

Enſuite il ſe ſoumit à une viſite, & demanda que cet homme en fît autant. Qu'arriva-t-il ? l'accuſateur n'avoit point de flétriſſure, & l'accuſé en avoit une. Et, comme ſi la providence eût voulu vous donner un avis auquel il vous fût impoſſible de réſiſter, quelqu'un qui

s'avisa de fouiller le coquin, trouva des menotes dans ses poches.

Voilà donc, direz-vous, les agens des ennemis de la patrie ! — Oui, les voilà. — Des espions ! de vils stipendiaires de la police ! Justement. — Voilà donc l'espèce d'hommes que la clique ministérielle emploie pour parvenir à ses fins !

— Eh ! oui, voilà l'espèce d'hommes. De quoi vous étonnez-vous, citoyens ? De ce qu'elle n'y emploie pas d'honnêtes gens ?



